

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

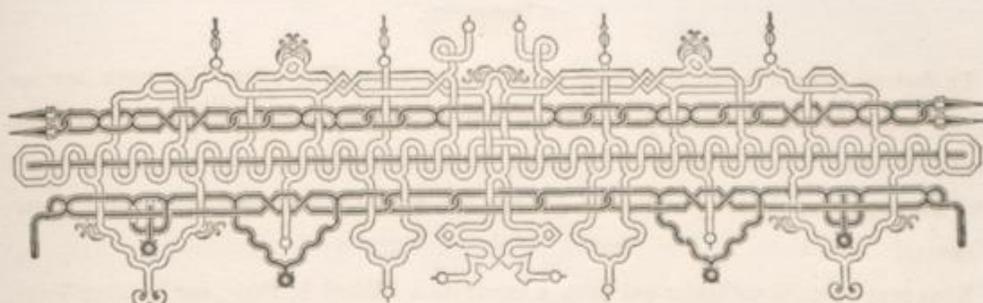
Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...

Chaumont

Limoges, [1858?]

I.

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)



BELGIQUE.

I.

La nuit les chats sont gris. — *Anvers*. — Physionomie de la ville au réveil du matin. — Rubens d'abord. — Notre-Dame et ses merveilles. — Saint-Jacques. — Rubens encore. — Jardin zoologique. — Affabilité belge. — Porter, fano, Lambik. — L'harmonie. — Promenade en calèche. — La citadelle. — Lunette Saint-Laurent. — Un scalde moderne. — Histoire de la Belgique. — Sièges d'Anvers. — Eglises, monuments et musée. — Rubens toujours. — Les rives de l'Escaut le soir. — Tête de Flandre. — Archers flamands. — *Gand*. — Aspect de la ville. — Maison des bateliers. — Monuments. — Château des comtes de Flandre. — Marguerite l'Enragée. — Prodiges de la cathédrale de Saint-Bavon. — Van-Eyck. — Saint-Nicolas. — Van-Dick. — Béguines. — Ruines d'un cloître au clair de lune.

Anvers, octobre 1833.

MA CHÈRE AGATHE,

Avec la santé m'est revenue la bonne humeur, avec la bonne humeur l'impérieux besoin de t'aimer; et avec le besoin de t'aimer le désir de t'écrire. Comme rien n'est plus facile, je cède à mon désir. C'est toi qui auras le plus à t'en plaindre, car il faudra que tu me lises. Donc je t'écris d'Anvers, où nous sommes arrivés hier, dans la nuit, ayant quitté Dordrecht assez tard, dans le jour. C'est comme un nid de goëlands au milieu des eaux, et nous aimions beaucoup ses aspects monotones peut-être, mais ayant aussi leur poésie.

Excursions.

La douane belge s'est montrée pour nous fort courtoise. Elle a fermé les yeux sur certaines bagatelles de femmes que je te montrerai, et pour lesquelles j'avais des battements de cœur. Une fois sortie de l'examen, je me suis endormie sur les coussins moelleux du wagon, et c'est à grand'peine que l'on m'a réveillée à notre entrée dans la gare d'Anvers.

Nous avons pris là un fiacre qui nous a conduits à l'Hôtel du Parc, sur la place Verte, en nous faisant franchir des remparts, des portes, toutes choses qui, de nuit, nous semblaient effrayantes, et que j'ai trouvées charmantes aujourd'hui, au grand soleil. Tant il est vrai que la nuit tous les chats sont gris. L'une de ces portes est relevée de trophées et d'armoiries, et nous fait engager dans une longue et spacieuse rue, qui va s'élargissant jusqu'à ce qu'elle atteigne les proportions d'une grande place. C'est la rue de Meer. Une chose nous frappe tout d'abord dans cette course nocturne, et j'y trouve un plaisir extrême : c'est de voir, à chaque coin de rue, des lampes ou lanternes qui brûlent devant des images de la Vierge ou des Christs blêmes et ensanglantés. Poésie pieuse, qui fait bien au cœur..., car où la foi brille, l'amour saint brûle !

Notre hôtel du Parc est magnifique. Situé au centre de la ville, il donne, d'une part, tout près de cette rue en entonnoir, qui a nom rue de Meer, et il a sa façade sur la place Verte, bien nommée, car elle est plantée d'arbres magnifiques, au centre desquels s'élève une superbe statue de bronze avec un piédestal de marbre, portant pour admirable inscription ce seul mot :

P. P. RUBENS.

Pierre-Paul Rubens est un si grand artiste que son nom seul est un éloge. Il est le héros de cette ville d'Anvers, comme Raphaël celui de Rome, Holbein celui de Bâle, Rembrandt celui d'Amsterdam, Van-Dyck celui de Gand, Hemmeling celui de Bruges, Van-Eyck celui de toute la Belgique, Murillo celui de l'Espagne, et Michel-Ange celui du monde entier.

De très-bonne heure, ce matin, je me suis préparée à sortir ; car j'entendais M. Dory dire à Emile :

— *Anvers* vient d'*Antwerpen*, *main coupée*, que la ville porte en effet dans ses armoiries. On dit, à cette occasion, que sur les bords de l'*Escaut*, fleuve qui arrose Anvers, comme le Rhin arrose Bâle, Strasbourg, Mayence, Coblenz, Cologne, habitait un géant qui s'était fait douanier. Il examinait toutes les cargaisons des bateaux de l'*Escaut*, et se faisait de petites pacotilles, à son profit, de ce qu'il prélevait sur le trop-plein des colis. Or, il y eut un certain Brabant, petit, mais brave, qui s'impatienta du régime imposé par le géant ; et, un jour que la moutarde lui monta au nez plus fort que d'habitude, il coupa la main du géant, et l'envoya se promener dans les profondeurs du fleuve.

Tu vas voir une ville qui n'a pas la forme d'un triangle, comme Rotterdam, mais la figure d'un arc, dont l'Escaut est la corde; et, comme Anvers, qui compte cent mille habitants, n'a pas moins de vingt-deux places, de trente églises; offre des rues larges et régulières; de superbes faubourgs et de belles promenades; une académie des beaux-arts, dont les Anversoïis sont très-friands; un athénée: un collège; un musée; une bibliothèque; un jardin zoologique; un palais impérial; une maison anséatique; un bain; des quais pittoresques; une citadelle; et surtout une maison ayant appartenu à Rubens, des tableaux peints par Rubens, une cathédrale illustrée par Rubens, un Saint-Jacques offrant à notre curiosité le tombeau de Rubens; juge combien nous avons à voir, prépare-toi, et partons!

Nous partons, en effet, ma chère amie, et à peine sommes-nous arrivés sur la place Verte, au pied de la statue de Rubens, que nous voici en extase devant la magnifique, la sublime, la merveilleuse flèche de la cathédrale, qui est là devant nous, dorée par le soleil levant, rutilant sur un ciel d'azur sans aucun nuage, et nous faisant entendre ses mélodies aériennes comme pour saluer notre bienvenue.

Et puis, tout autour de ce splendide édifice, figure-toi quantité de maisons bâties à la mode espagnole, car Anvers a été espagnole, ayant pignon sur rue, en bois, avec des fenêtres à petits carreaux plombés.

Où aller, tout d'abord, sinon dans la maison de Dieu, dans cette riche cathédrale, dédiée à Notre-Dame, d'abord et avant tout pour prier, mais ensuite pour admirer?

Donc, en passant au milieu de ces pâtés de maisons, qui datent du moyen-âge et de la renaissance, et qui portent le vénérable vernis des siècles, nous entrons dans *Notre-Dame*, les yeux encore fixés sur sa flèche espagnole, qui s'élance déliée comme un mât gigantesque dominant toute une flotte. D'abord nous courbons la tête. Sous tant de majesté sainte, comment ne pas s'incliner? Le catholicisme seul peut inspirer et conduire à fin une œuvre aussi grande, aussi belle!

Cette église est du *xiii^e* siècle; mais elle ne fut achevée que sous Charles Quint. Tout y était d'or, jadis: vases sacrés, flambeaux, ostensoirs, crédences, encensoirs. Nous sommes arrêtés par des confessionnaux sculptés, par une chaire admirablement œuvrée, découpée, fouillée à jour, offrant à l'œil tout l'Eden, à sa sortie de la main de Dieu; les animaux, les oiseaux, les arbres du paradis terrestre, et jusqu'au singe qui fait la grimace sur le haut de l'escalier. Les quatre parties du monde, Asie, Europe, Afrique et Amérique, se prêtant un mutuel secours, supportent la tribune. Ce magnifique travail est l'œuvre de Verbruggen. Puis nous contemplons aussi un superbe Christ en croix, fait par Goethals, avec le bronze d'une statue de ce duc d'Albe qui martyrisa la Hollande. Aussi dit-on que *d'un profond scélérat on a fait un grand saint*.

Mais nous avons hâte d'arriver à la *Descente de croix*, et à la *Crucifixion*, de Rubens. Ce sont là les deux trésors inestimables que nous voulons voir de suite, sans retard. Nous

avons soif d'être en face de ces inimitables chefs d'œuvre. Nous savons à l'avance, qu'en Belgique les merveilles de l'art sont cachées sous de vastes rideaux de serge qui ne permettent de contempler ce qu'ils voilent qu'autant que l'on fait jouer une clef d'or. Cette clef d'or, nous la portons à la main : mais, hélas ! nulle part nous ne voyons de serge verte.

Je me trompe : nous arrivons juste au moment où le suisse fait mouvoir l'un de ces rideaux qui couvre un grand tableau, celui du maître autel. Ce n'est ni la *Descente* ni la *Crucifixion*, mais c'est égal, c'est de Rubens, *l'Assomption de la Vierge*, page magnifique, la plus noble peut être, celle qui donne à Marie ce cachet divin, cette grandeur mystérieuse et virginale que l'on comprend le mieux. Ce sont des Anglais qui ont le privilège de faire lever le rideau : nous sommes là, nous en profitons. Rubens a mis seize jours à parfaire ce chef-d'œuvre, et il toucha cent florins par jour, soit près de six-mille francs...

Puis de guerre las, nous demandons la *Descente* et la *Crucifixion*.

— Ces deux toiles sont dans l'atelier de restauration, nous répond un bedeau.

Il paraît que c'est la manie des Belges de souvent restaurer. Peu importe, nous avons le mot de l'énigme, on nous indique l'atelier, nous y courons...

Je les ai vus, ma chère Agathe, ces deux inimaginables compositions, et je suis restée muette en les regardant. C'est te dire combien je fus émue. Oui, nous sommes restés au moins une heure devant ces peintures incomparables, et les toiles, leurs volets, leur saint Christophe, nous avons tout contemplé dans le silence de l'admiration. N'attends pas de moi la description de ces tableaux dont tu as vu partout des copies, car il est de ces choses qui perdent à la description : on ne peut que se taire. Je ne te conterai qu'une rapide anecdote.

Rubens, ici je t'en préviens on prononce Rubènece, Rubens faisait construire une maison dans le voisinage d'une propriété de la société des arquebusiers. Il empiéta quelque peu sur leur terrain. *Indè iræ*, comme dirait M. Dory. Donc, pour contenter tout le monde il fut décidé que Rubens ferait un saint Christophe, patron des arquebusiers, et que cette toile serait donnée par lui à la société. En se mettant à l'œuvre, Rubens se frappa le front : Christophe veut dire Porte-Christ... fit il... Je vais donc faire des Juifs portant le Christ qu'ils descendent de la croix : sur les volets ouverts, je représenterai la *Visitation* de la Vierge portant le Christ dans son sein, et la *Présentation* qui montrera la Vierge portant le Christ dans ses bras !... Ce qui était dit, fut fait. De là le fameux tableau de la *Descente de Croix* donnée aux arquebusiers. Ceux-ci goûtèrent mal la chose et ne reconnurent pas un chef-d'œuvre dans le tableau, les misérables ! Il fallut les contenter. C'est alors que sur les volets fermés, Rubens peignit un saint Christophe gigantesque. Enfin les gens de l'arquebuse furent satisfaits.

Je ne vais pas te parler de toutes les richesses de cette riche cathédrale d'Anvers, ma bonne Agathe : j'aurais trop à faire.

Je te signalerai seulement un *Portrait de Moretus*, ami de Rubens, et un tableau de la *Résurrection* du même artiste ;

Une *Noce de Cana*, par Martin de Voss ;
La magnifique *Tête de saint François*, de Murillo ;
La *Cène*, par Otto Vénus ;
Et un *Jésus dans le temple*, par Frank le Vieux.

Au pied de la grand'tour, je te signalerai également le tombeau d'un grand artiste anversois, Quintin Métyz, surnommé le *Maréchal d'Anvers*, mort en 1529. Cet homme était forgeron, mais un forgeron habile : et la preuve c'est que ce fut lui qui exécuta le tombeau en fer du roi Edouard IV, que l'on admire en Angleterre. Ce forgeron désira épouser la fille d'un peintre, Anversois comme lui, du nom de Floris. La fille d'un artiste à un forgeron ! juge de la colère de Floris... Métyz ne se décourage pas. Il quitte l'enclume et le marteau, prend la palette et le pinceau, et le voilà travaillant si fort et si bien, qu'il produit des chefs-d'œuvre, une *Descente de Croix* sublime d'expression, des *Pescurs d'or*, qui ont enthousiasmé toute l'Europe, etc., mérite un surnom glorieux, et épouse celle que son cœur appelait. Aussi telle est son épitaphe :

Connubialis amor de mulcibre fecit Apellem.

A côté se voit la bonne tête flamande du bon maréchal d'Anvers, et de l'autre côté, en regard du vers précédent, ces mots :

Quintino Metzys.

*incomparabilis artis pictori, admiratrix grataque posteritas
anno post obitum sæculari MD. LV. CXXIX. (1629.)*

Nous sortons de la cathédrale, et, chemin faisant, nous visitons :

L'*Hôtel-de-Ville* qui forme la principale façade de la place de ce nom ; un marché l'encombre en ce moment de ses mille produits, ce qui ne nous empêche pas d'admirer bon nombre de maisons dont mille propriétaires feraient fi, les Vandales !

Nous traversons le quartier de Meer, dont un autre marché fait circuler les dames anversoises et les bonnes, pour leur approvisionnement ;

En passant nous visitons la *Bourse*, cloître à quatre faces, de 1531, attenant à quatre rues, que forment et soutiennent des arceaux trilobés, supportés eux-mêmes par quarante-quatre colonnes de la plus belle pierre bleue : d'élégantes nervures, partant des piliers, parcourent la voûte, d'où vient le jour, et donnent à cet édifice un caractère particulier de grandeur.

Puis, voici la *Maison de Rubens*, voisine de la rue de Meer, et dont la façade est illustrée par le portrait sculpté du chien favori de l'artiste, chien déjà reproduit dans le tableau de l'élévation en croix, et le péristyle par une silène et une bacchante ;

Et enfin nous arrivons à l'un des joyaux d'Anvers, l'*Église de St-Jacques*.

Là, quoique les murailles soient émaillées de merveilles en peintures, en sculptures, en statuaire, nous passons outre, et nous nous rendons à la chapelle du fond de l'église, où repose le peintre immortel avec sa famille.

Autel de marbre. Au-dessus, statue en marbre de la Vierge, par Duquesnoy, rapportée d'Italie par Rubens. Au-dessous, pierre tumulaire, au niveau du parvis. Mais sur cette pierre au lieu de ce seul mot magique RVBENS! longue et fastidieuse inscription latine, par Van-Gévaert.

Là dort Rubens, à côté des siens, avec l'une de ses femmes ; l'autre, qui était luthérienne n'a pu être inhumée avec lui.

Mais s'il dort sous la pierre, il vit, ses deux femmes vivent, tous les siens vivent avec eux, là aussi, sur la toile d'un magnifique tableau, monument merveilleux que Rubens prit soin d'élever lui-même à sa mémoire.

Ce tableau représente Rubens costumé en Saint-Georges et souriant de son bon rire d'artiste, sous sa barbe pointue. Son père a la pose et l'attitude de Saint Jérôme ; Marthe et Marie sont les traits des ses deux femmes. La sainte Vierge offre les traits de mademoiselle Landen, connue généralement sous le nom original du *Chapeau de paille*. La mère du peintre figure aussi sous les vêtements de sainte Elisabeth.

Rien n'est beau, fin, délicat, lumineux comme cette prodigieuse peinture. On demeure en extase devant le coloris ; on reste pantelant devant la richesse d'expression ; on est foudroyé de l'éclat, de la vérité, de la vie qui s'échappe de chacune de ces lêtes magnifiques.

Oh ! ma chère Agathe, que la peinture est un beau talent !

Après cela te parlerai-je de Saint-Jacques ?

Résurrection du Sauveur, d'un effet saisissant, par H. Yan-Raelen,

Tentation de saint Antoine, par Corneille de Voss,

Mort de saint Roch, par Quellyn,

La fille de Jaïr, d'Otto-Vénius.

Saint Jean intercédant pour les pauvres, de Gérard Seghers ;

Un Christ en croix, de Van-Dyck ;

Le Jugement dernier, par Van Orley ;

Voilà pour la peinture ; et encore j'en passe, et des meilleurs. Je passe maintenant à la sculpture :

D'abord un *Banc de communion*, par Kerkx, sur les dessins de Quellyn ;

Ensuite une *Chaire délicieuse* de Willemsens, admirable résultat des leçons données aux Flamands par les Espagnols;

Dans la chapelle de la Vierge, une statue de l'*Éternité*, sous les traits d'une jeune femme, par Vervoort;

Dans le chœur, un double rang de *Stalles*, par Verbruggen, dont chacune est une merveille, mais dont l'ensemble éblouit et charme tout à la fois.

Le *Maitre-Autel* complète tous ces prodiges de l'art. Il est en marbre, à colonnes torses, et je puis affirmer qu'il est l'un des plus splendides qui existent. Une statue colossale de saint Jacques taillé dans un seul bloc, et ouvrage de Quellyn, couronne cet autel.

Et note que je ne cite pas une foule d'autres objets d'art. Il me faudrait des lettres qui à elles seules chargeraient un wagon. Mais dis-moi si ce n'est pas d'un musée dont je parle là, plutôt que d'une église? Eh bien, toutes les églises d'Anvers en sont là. Que dis-je, d'Anvers? de Belgique, certes! et jusqu'au moindre village encore.

Tu conçois que pour ce premier jour nous en avons assez. On ne peut trop voir et trop admirer, sans avoir de migraine. Aussi comme l'heure du dîner approche, retournons-nous à l'hôtel du Parc, dîner en compagnie d'Anglais et d'Anglaises pour lesquels je me sens peu de sympathie, nonobstant l'alliance qui réunit nos armées sous les murs de Sébastopol.

La nuit vient: je vais me reposer, maintenant que je l'ai écrit et que mon cœur est satisfait de cet entretien avec toi, ma bonne Agathe. Seulement, avant de m'endormir, je vais prononcer ton nom devant Dieu, et le prier de te bénir.

Au revoir! ce sera tout bonheur pour moi de te serrer bientôt dans mes bras et de répéter de bouche ce que te dit ma plume, à savoir que ton image m'a suivie partout et que je t'aime.

Ta fidèle et sincère amie,

F. D.

Anvers, octobre 1855.

MADAME,

C'est à mon tour à vous écrire, et je m'empare joyeusement de la plume, car j'ai à vous dire mille choses qui vous intéresseront.

Ce matin, nous étions à la table du déjeuner lorsque M. de C... vint nous surprendre et nous prier de l'accepter pour cicerone dans Anvers, sa ville natale, dont il voulait nous faire les honneurs. M. de C... est un Belge que nous avons rencontré deux fois, en compagnie

de M. G..., dans nos excursions en Hollande. C'est un homme très comme il faut, et parfaitement posé dans la ville où il exerce la noble profession de médecin.

M. Dory fait alors approcher une calèche, et nous partons.

Il faut vous dire, Madame, que tout récemment une société savante, dont M. de C... fait partie, a créé ici un *Jardin Zoologique*. Ces Messieurs sont fiers de leur œuvre. C'est à ce jardin que l'on nous conduit pour nous mettre en présence de perruches, aras, ouistitis, éléphants, crocodiles et sarrigues. Mais nous avons déjà vu tant de bêtes dans notre voyage, qu'en vérité vous comprenez que celles d'Anvers ne peuvent avoir un grand charme pour nous, car les bêtes sont les mêmes partout. Néanmoins, dans son enthousiasme de propriétaire, notre aimable cicérone ne nous fait pas grâce du moindre petit coin de son jardin. Nous croyant dans le ravissement, car la courtoisie exige que nous semblions très-enthousiasmés, le voilà qui nous promène à nous faire faire des lieues dans son établissement. Puis, pour nous reposer dans cette oasis, il nous fait faire halte sous un pavillon mauresque où l'on nous sert porter, faro, lambik, toutes bières de Belgique dont nous ne pouvons approcher les lèvres.

Bref, nous sortons. Des hurlements des animaux il fait alors passer nos oreilles aux joyeux accords du *Jardin de l'Harmonie*, où un orchestre étudie le concert du soir. Puis notre calèche suivant de beaux boulevards qui forment la ceinture de la ville, M. de C... nous conduit à la *Citadelle*, à sa *Lunette Saint-Laurent*, sur les talus qui dominent le beau fleuve de l'Escaut, en face de la *Tête de Flandre*, ouvrages avancés qui complètent la ligne de fortification d'Anvers, sur l'extrême limite du territoire belge.

Là, inspiré sans doute par la beauté du spectacle grandiose de la ville à notre droite, du fleuve et des campagnes en face, et de la citadelle que nous dominons, l'érudition de M. Dory fait irruption comme le volcan du Vésuve, et le voici qui veut nous parler des divers sièges qu'a soutenus Anvers.

Mais M. de C... s'arrête, et, désireux de nous pénétrer des grandeurs de sa patrie, comme un scalde qui chante, les cheveux rejetés en arrière par sa main qui frémit, il nous dit d'une voix de prophète qui rappelle le passé pour peindre ensuite les splendeurs de l'avenir :

— L'origine des Belges se perd dans la nuit des temps.

César rapporte que les Belges viennent de la Germanie ; jadis ils ont passé le Rhin, se sont fixés dans le pays à cause de sa fertilité, et en ont chassé les habitants.

Vers l'an 112 avant l'ère chrétienne, les Cimbres et les Teutons émigrèrent et envahirent les Gaules : mais ils n'eurent pas bon marché des Belges.

Belg signifie habitant du nord : c'est dire que de toute antiquité nous sommes fixés dans le septentrion des Gaules.

Toutefois les fastes de la Belgique ne commencent avec certitude qu'aux récits de César. Drusus et l'infortuné Germanicus commandèrent dans la Belgique.

L'imbécile Caligula se montra au milieu de nous, en costume d'histrion, comme pour nous révéler le secret de la honte de ces Romains qui nous avaient vaincus.

Mais vient le jour où les Belges s'unissent aux Franks contre les mêmes Romains et les Barbares qui nous arrivent de l'Asie.

C'est alors que les Franks, établis déjà sur les bords de notre Mer du Nord, élèvent sur le pavois un chef qu'ils nomment Pharemond, à cause de la dignité de ses traits. Klodion, son fils, s'empare de Tournai, et s'étend jusqu'aux rives de la Somme. Après lui, vient Mérowig, et après Mérowig, Hilderik règne et meurt à Tournai, où on l'enterre...

— Et c'est là, qu'il n'y a pas long-temps encore, on trouva son tombeau renfermant le squelette du roi, une boule de cristal, une francisque et une framée, rongées par la rouille, et quelques abeilles d'or, ce qui aida à reconnaître la sépulture de ce prince, dis-je, en interrompant M. de C.... J'ai vu ces objets à la Bibliothèque impériale de Paris.... et ils m'ont vivement intéressés.

— C'est parfaitement cela..., dit M. de C.....

Puis il continua :

— Ainsi, vous le voyez, la Belgique est le berceau de ce que la plupart des écrivains appellent la Monarchie française.

Hlodewig mort, ses quatre fils devinrent chefs des Franks. Thiodorik commanda entre le Rhin et l'Escaut : Hlodeher, entre l'Escaut et l'Océan.

De là les dénominations fameuses de Franks orientaux et Franks occidentaux, de Franks ripuaires et Franks saliens, d'Austrasie et de Neustrie.

La Belgique alors fut, comme l'Austrasie, gouvernée par des maires du Palais, à partir, en 613, de Pippin de Landen. Landen était une bourgade de la Hesbare, lieu de naissance de Pippin et sa résidence ordinaire.

Dès le IV^e siècle, un christianisme informe s'était répandu dans notre contrée, en se mêlant aux superstitions païennes. Constantin et Hlodewik l'avaient introduit. Sous Daghebert, Eloi vint prêcher en Flandre et à Anvers.

Les monastères se multipliaient en ces jours, livraient à la culture d'infertiles déserts, servaient d'asile aux faibles contre les puissants, et quelquefois devenaient la prison des rois détrônés.

Karl le Grand régna sur toute la Gaule. Il créa aux embouchures de nos rivières des flotilles destinées à repousser les Normands. Gand fut une de ces stations navales.

Mais après lui les Normands n'en vinrent pas moins, et, profitant de la faiblesse de Louis le Débonnaire, ils ravagent Anvers et l'île de Walcheren.

Ce qui est enclavé entre le Rhin et l'Escaut, le Brabant, le Hainaut, le comté de Namur, sont l'apanage de Lothar, son fils, avec la Belgique : la Flandre et l'Artois sont dévolus à Karl le Chauve.

Les Normands n'en désolent pas moins la Frise, Courtrai, Gand, Tournai, Louvain,

Thérouenne. Mais ils tombent dans les batailles que nous leur livrons. Puis ils s'éloignent et se rapprochent, avec la rapidité de l'éclair; ne triomphant que pour détruire; écoutant avec plaisir les cris lugubres de leurs victimes et les chants des scaldes; ils inspirent une telle épouvante que bien long-temps après leur départ on dit encore dans les églises :

— De la rage des Normands, délivrez-nous, Seigneur !

Enfin, vers 892, la Belgique en est délivrée.

Cependant la féodalité s'organise.

Ici commence cette complication de souverains et de seigneurs qui gouvernent les diverses parties de la Belgique, et qui remplissent nos Annales de noms innombrables, de dates incertaines, de faits sans liaison. Nous sommes obligés de laisser le moyen-âge, sans histoire pour notre pays, et d'arriver au règne de Philippe le Bon, dont la domination s'étend de la Mer du Nord à la Somme.

Pourquoi ce duc de Bourgogne régna-t-il sur la Belgique? Je ne perdrai pas mon temps à vous le dire. Ce *Grand-Duc d'Occident*, comme on l'appelait, causa bien des malheurs dans nos contrées par son despotisme exagéré. Néanmoins, de son temps, la Belgique fut appelée *Terre de Promission* : ce qui n'empêcha pas ce prince de livrer la ville de Dinant aux flammes, peu de jours avant sa mort, et de jeter dans la Meuse huit cents de ses habitants, liés deux à deux.

Charles le Téméraire, en lui succédant, prit l'épée au poing et ne la quitta plus. Afin de combattre avec plus de succès son ennemi capital, votre Louis XI, il institua les francs-archers, corps de douze mille lances garnies. Or, la lance garnie se composait d'un homme d'armes, de trois archers à cheval, d'un cranequinier, d'un coulevrinier et d'un piquenaire. Mais ses forces militaires, en lui faisant noyer les habitants de Liège dans le sang et brûler la ville, ne le laissa pas moins victime de son obstination aveugle. Aussi, quand il périt sous les murs de Nancy, le 5 janvier 1477, à l'âge de quarante-quatre ans, des finances délabrées, une administration chancelante, le désordre d'une régence, les dangers de la guerre, partout la haine et l'astuce de Louis XI, tel fut l'héritage de Marie, la fille de Charles le Téméraire et d'Isabelle de Bourbon.

Aussi le roi de France s'empare-t-il du duché de Bourgogne, et intrigue près des Gantois, qui, géôliers de leur Souveraine, lui ont choisi un conseil. Un barbier, maître Olivier-le-Dain, né en Flandre, est le diplomate qu'il emploie en cette occasion. La négociation ne réussit pas, mais Olivier n'en fait pas moins tomber la ville de Tournai entre les mains de son maître. Marie, alors gouvernée par le sire d'Imbercourt et le chancelier Hugonet, écrit à Louis XI et lui signale ses confidents intimes. Par abominable politique du roi, cette lettre est livrée aux Gantois, qui, se croyant trahis, font décapiter, sous les yeux de Marie, et Hugonet et Imbercourt.

Puis les États de Belgique prescrivent à la duchesse de donner sa main à Maximilien

d'Autriche, fils de Frédéric III. Telle est l'origine de l'élévation de la maison d'Autriche.

Maximilien n'apporte aux Pays-Bas, car la Belgique et la Hollande sont réunis sous ce nom, que le titre d'Archiduc. On est même obligé de payer les frais de son voyage pour venir épouser la belle Marie : pauvreté qui plaisait aux Flamands et qui avait fait choisir Maximilien. Mais soudain meurt Marie de Bourgogne, à Bruges, d'une chute de cheval. Elle laisse deux enfants, Philippe le Beau, et Marguerite, ou la *Gentille-Demoiselle*. Alors a lieu une régence. Mais Philippe le Beau, par son mariage avec l'infante Jeanne de Castille, devient roi de Castille et des Pays-Bas.

Philippe I^{er} meurt. Charles, son fils, devient notre roi et en même temps roi d'Espagne, par la mort de Ferdinand le Catholique ; et comme le trône impérial d'Allemagne est vacant, ce petit-fils de Maximilien l'emporte sur François I^{er}, son compétiteur, et porte alors trois couronnes sous le nom de Charles-Quint.

Mais bientôt, épuisé de travaux, fatigué des grandeurs, obsédé par l'ambition d'un fils avide de régner, il donne au monde le spectacle du dédain des plus éblouissantes vanités, et choisit Bruxelles pour y faire son abdication de roi des Pays-Bas, de roi de toutes les Espagnes, et d'empereur d'Allemagne. Enfin il se retire au monastère de Saint-Just, près de Placenza, où il met d'accord des horloges rebelles, comme il avait fait souvent ses sujets : et, pour couronner ses bizarreries, il fait célébrer ses propres funérailles, et meurt deux jours après cette lugubre cérémonie.

Quoiqu'il eût traité avec la dernière sévérité la ville de Gand où il avait reçu le jour, et qui s'était révoltée contre lui, en 1540, et qu'il eût éteint les privilèges de nos provinces, les Belges, fiers de sa grandeur, le pleurent comme un père.

L'air de la Belgique ne convenait pas à son fils et son héritier, Philippe II. Elevé en Espagne, où les Flamands étaient odieux depuis long-temps, il montrait rarement ce front serein qui promet des beaux jours. Au début de son règne, il use contre les huguenots des Pays-Bas d'un surcroît de rigueurs. Il demande aux Belges de lourds subsides, et on ne les lui accorde qu'avec répugnance. Les Etats chargent même des commissaires de veiller sur leur emploi, et sollicitent le renvoi des troupes espagnoles. Philippe alors déserte les Pays-Bas et se sauve en Espagne.

Mais il nous faut un vice-roi. Tour à tour on désigne Christine, tante du roi, et duchesse de Lorraine ; puis Guillaume de Nassau, prince d'Orange, surnommé *le Taciturne*, et confidant jadis de Charles-Quint. Hélas ! ce fut le duc d'Albe, qui vint faire peser non le sceptre, mais l'épée sur la Hollande : aussi se mit-elle en pleine révolte, et forma-t-elle la république des Provinces-Unies.

— Oui, nous connaissons ce qui la concerne... dis-je.

— Pour nous, Belges, continue M. de C..., nous restâmes sous la domination espagno-

le. Seulement un peu plus de bonheur nous advint sous le règne d'Albert et d'Isabelle.

Puis vint le règne de l'empereur Joseph II.

Il y a dans le caractère belge quelque chose d'indocile que la douceur endort et que la dureté stimule.

Joseph ne nous comprit pas, et nous secouâmes son joug, dans une révolution énergique.

Bientôt la Belgique fut réunie à la France, lors de votre terrible cataclysme de 1793.

Mais, en 1815, la Belgique et la Hollande, après une séparation de plus de deux siècles, formèrent le royaume des Pays-Bas, sous le sceptre de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, descendant du Taciturne.

C'était une grande maladresse cependant, car, dans cette réunion, il fallait concilier la rigidité luthérienne avec l'ardeur catholique; il fallait marier la nature froide et réfléchie du Hollandais avec le tempérament expansif du Flamand. Aussi ces écueils étaient si grands, que de tous côtés surgirent bien vite mille embarras. Ici, ce furent les intérêts catholiques froissés par l'esprit protestant qui prédominait dans les conseils du roi; là, ce fut la population protestante qui accusait le gouverneur d'une tolérance coupable. Une nouvelle révolution devenait imminente. Elle eut lieu.

Vos glorieuses journées de 1830 nous servirent de signal.

Nous aussi, nous secouâmes le joug des Nassaus. Le 28 août, le drapeau brabançon flottait à Bruxelles. Liège, Mons, Louvain, Gand, Anvers, Verviers, suivirent son exemple.

La liberté nous était rendue. Nous nous donnâmes pour roi, Léopold I.

— C'est alors, dit M. Dory, heureux de pouvoir prendre enfin la parole, que par suite des difficultés qui s'étaient élevées entre la Belgique et la Hollande, et sur les résolutions d'une conférence qui se tenait à Londres, les troupes françaises avaient été obligées d'intervenir, et étaient entrées en Belgique, d'où elles sortaient peu de temps après. Mais, au mois de novembre 1832, elles se virent forcées d'y revenir pour faire exécuter, par la violence, les conditions du traité qui avait été imposé au roi Guillaume par la conférence; l'Angleterre et la France ayant résolu d'en venir aux mesures coercitives.

L'armée française, sous les ordres du maréchal Gérard, avec les jeunes ducs d'Orléans et de Nemours, vint mettre le siège, là, devant cette puissante citadelle d'Anvers, défendue par une garnison d'environ six mille hommes, commandés par le baron Chassé.

La tranchée, ouverte le 29 novembre, fut fermée le 23 décembre, par la capitulation de la place.

Le plus brillant fait d'armes se passa à cette lunette Saint-Laurent.

Il était advenu que la résistance opiniâtre des Hollandais, derrière des fossés et des murs, avait retenu, pendant vingt-quatre jours et vingt-cinq nuits, les soldats français dans la

tranchée, avec la pluie, la boue et le froid, parmi des travaux et des périls continuels, sous le feu de la place.

Dans ce siège mémorable, il fut ouvert quatorze mille mètres de tranchées, il fut tiré soixante-trois mille coups de canon, et il fut pris aux Hollandais cinq mille soldats de diverses armes, dont cent quatre vingt cinq officiers.

— Mais Anvers n'avait-elle pas soutenu d'autres sièges déjà ? demandai-je à M. Dory, pour le mettre à même d'exhiber sa science historique.

— Oui, en 1584 et 1585, contre le duc Alexandre de Parme, commandant des forces espagnoles dans les Pays-Bas, agissant au nom de Philippe II dont nous parlions tout-à-l'heure. Déjà maître de Gand, il voulut investir la place et l'affamer. Il prit Termoude; il s'empara des forts Lillo et Liefkenshoek qui commandaient l'Escaut; coupa le fleuve par une digue pour empêcher les Hollandais de la ravitailler, et vint à bout de son entreprise.

Ensuite, en 1746, le maréchal de Saxe fit, selon les règles, le siège de la citadelle, et, après six jours, s'en empara au nom de la France.

Enfin, en 1792, le général Miranda force la ville à capituler après douze jours de siège, et s'en rend maître au nom de la république française.

— Eh bien ! maintenant rendons-nous maîtres de ses richesses en leur jetant un regard de convoitise et en les visitant..., dit ma bonne mère, tout en remontant en calèche.

— Venez, Madame, dit notre cicerone. Mais laissez-moi vous expliquer sur Anvers ce que votre œil habile n'y découvrirait pas cependant.

Dans notre ville, la société est divisée en deux : le commerce, d'une part; la noblesse et la haute bourgeoisie, de l'autre. On se mêle et on se confond peu; on se jalouse, on s'épie, on s'attaque. Ce sont deux camps fort distincts, ayant des opinions très-opposées.

On aime passionnément les arts à Anvers : on aime la musique et la peinture par-dessus tout. Les chœurs, dans les églises, sont très-remarquables par leurs richesses artistiques, et les galeries des particuliers et des artistes renferment de magnifiques tableaux.

Les Anversoises sont bien faites, spirituelles, et, ce qui ajoute à leur mérite, elles ont une réputation de douceur et de bonté qui leur est bien acquise. Elles vivent très-retirées. Leurs maisons ont peu de jour sur la rue, et toutes les fenêtres sont garnies de grilles et de barreaux.

— Mais, Monsieur, dis-je à mon tour, que signifient tous ces miroirs que je vois disposés singulièrement aux fenêtres.

— Vous verrez ces miroirs à Bruxelles, à Gand, dans toute la Belgique. Ces miroirs se nomment *espions*. Ils sont placés de manière à ce que les objets extérieurs viennent se réfléchir dans les glaces du salon ou des chambres, et font que sans quitter son sofa ou son fauteuil, on a le spectacle du tableau mouvant de la rue.

— Voilà un raffinement de curiosité ! dit ma mère.

— A l'époque du carnaval, Anvers devient très-bruyante. On se venge, dans ces semaines de folie, de la réserve que l'on a montrée durant le reste de l'année.

Mais nous voici devant l'*Église Saint-Paul*. Redescendons...

Nous n'entrons pas dans l'église, chère Madame, mais dans une cour voisine de l'église, à droite. Là, nous nous trouvons en face de tout un monde de statues, les douze Apôtres, les quatre Évangélistes ; et puis le sol monte en s'adossant à l'église, forme un calvaire rocaillieux et montre le Christ en croix, la Vierge et saint Jean à ses pieds ; là d'autres groupes de Prophètes. Aux murailles, des bas-reliefs représentent les diverses scènes du grand drame de la Croix. Et, je dois le dire, des hommes, des femmes, des enfants prient ici, là, partout. Dans l'intérieur de l'église, c'est bien un autre spectacle : une foule compacte encombre toutes les nefs ; la ferveur et le recueillement règne sur tous les fronts. Il y a bonheur à voir de telles assemblées : elles rappellent les premières réunions des chrétiens. On prie mieux soi-même, et l'âme embrasée de l'amour commun s'élève avec plus d'essor vers la céleste patrie.

Nous achetons des chapelets dans cette sainte église, et après avoir admiré la belle et dolente *Flagellation* de Rubens, qui illustre cette maison de Dieu ;

Un magnifique *Portement de Croix*, de Van-Dyck ;

Le *Saint Dominique*, de Gaspard Crayer ;

Une statue en marbre, par Quellyn ;

Et une *Adoration des Mages*, en cuivre et bronze, etc., etc., nous sortons pour continuer notre pèlerinage dans les autres nombreuses églises d'Anvers.

Je ne vais pas vous conduire à notre remorque pour les visiter, chère Madame : je vous signalerai cependant *Saint-André*, que Marguerite d'Autriche, sœur de Charles-Quint, fit ériger en paroisse à l'occasion de la paix de Cambrai. Nous y retrouvons un souvenir de Marie-Stuart. C'est son portrait, peint sur marbre, et placé comme fleuron sur les tombeaux de Barbara Mowbray et d'Élisabeth Curle, deux dames d'honneur de l'infortunée Reine, et qui assistèrent à son terrible supplice..., mortes toutes deux à Anvers.

Je vous nommerai à peine *Saint-Augustin*, qui montre avec orgueil le *Mariage mystique de sainte Catherine*, par Rubens, et la *Vision de saint Augustin*, par Van-Dyck ;

L'église de *Saint-Charles Borromée* ou des *Jésuites*, reproduction réduite de notre Saint-Roch de Paris, qui fut brûlée, mais dont on a sauvé les parties les plus belles, et qui nous fait admirer :

Une Vierge et une Circoncision, de Corneille Schult ;

De petites peintures, de Van-Baelen ;

L'*Adoration des Mages*, par Van-Opstal ;

Et une *Sainte-Famille*, de C. Schult, qui décora notre musée de Paris, jusqu'en 1815.

Si vous entrez au *Musée* avec nous, car c'est par le musée que nous terminons nos

explorations du jour, que de merveilles à contempler avec bonheur ! Le premier objet qui nous frappe est la *Chaise en cuir*, à clous dorés, de Rubens. Elle est de 1634... Pour aller plus vite, voici les noms des artistes qui ont leurs chefs-d'œuvre entassés dans ces galeries. Jugez de notre admiration ! Rubens ! Van-Dyck ! Quintin Metzis ! le Maréchal-Ferrant, vous savez ? Schult ! M. Coxie ! Frans-Floris ! Van-Orley ! Van-Baelen ! Voss ! Maës ! les quatre Franks ! Martin-Pepyn ! les Crayers ! Jordaëns ! Janssens ! Seghers ! Teniers ! Quellyn ! Pierre Thys ! Boyermans ! Est-il plus belles pleiades d'artistes ?

Après notre dîner, vers six heures du soir, alors que le ciel bleu rayonnait des derniers feux du jour, et que l'air était doux et tiède encore, pour nous remettre de nos admirations, nous reprenons notre calèche, et nous faisons une délicieuse promenade par la *Porte de l'Escaut*, ouvrant sur le fleuve, monument de 1624, qui nous offre sur son fronton les traits d'un vieillard en costume de fleuve, avec une corne d'abondance, s'inclinant sur son urne d'où l'eau ruisselle, sur les bords de cette superbe rivière changée en miroir qui reflète les cieux et la terre. Nous longeons ainsi *le Port*, et les *Docks* ou *Bassins* d'Anvers, créés par notre grand Napoléon, au prix de plus de vingt millions, et qui font la fortune commerciale des Anversois. Rien n'égale le caractère de grandeur de ces quais et du spectacle mi-fluvial, mi-maritime qu'ils nous offrent. Aussi nous répétons notre promenade jusqu'à ce que les flambeaux de l'Ether soient allumés par la main de Dieu, et que les carillons d'Anvers, la ville aux antiques corporations de marins, d'orfèvres, de peintres et de drapiers, préviennent qu'il est l'heure d'aller nous coucher.

C'est ce que je vais faire, maintenant que minuit sonne, non sans vous avoir déposé un baiser sur le front pour le compte de ma mère, et un autre sur vos belles mains pour la satisfaction d'un cœur qui vous aime et vous est dévoué, Madame.

Votre jeune ami,

E. D.

Gand, octobre 1833.

Nos fatigues dans la belle ville d'Anvers ont demandé de nous un grand jour de repos, ma chère amie ; après quoi, traversant l'Escaut, entre Anvers et la Tête de Flandre, nous avons été dans cette dernière qui n'est autre qu'un retranchement formidable, dépendant de la Citadelle, prendre le chemin de fer de Gand.

Tu sais que la Belgique, pendant que la Hollande recouvrait sa liberté et, sous le nom des *Sept-Provinces-Unies* ou *République de Hollande*, se faisait gouverner par des *Stathouders*, c'est-à-dire *Gardiens-du-Pays*, dont le premier fut Guillaume I, *le Taciturne*, tu sais, dis-je, que la Belgique restait aux Espagnols, et prenait le nom de *Pays-Bas*.

Espagnols. Mais en 1714, cédée à l'empereur d'Allemagne, elle reçut celui de *Pays-Bas-Autrichiens*. Aujourd'hui, après de glorieuses journées, comme nous en avons eues dans notre France, la Belgique, redevenue libre, est ainsi divisée :

Province d'Anvers, Anvers ;
 Flandre orientale, Gand ;
 Flandre occidentale, Bruges ;
 Hainaut, Mons ;
 Province de Namur, Namur ;
 Province de Liège, Liège ;
 Limbourg, Hasfeltz ;
 Brabant, Bruxelles.
 Luxembourg-Belge, Arlon.

M. Dory, géographe par excellence, a jugé à propos de nous faire marcher géographiquement dans notre voyage. Nous avons donc débuté en Belgique par la province d'Anvers, aujourd'hui nous pénétrons dans la Flandre orientale, et de là dans la Flandre occidentale, lesquels Flandres, dans leurs capitales, Gand et Bruges, se rendirent si fameuses par leurs révoltes et les bravades de leurs bourgeois à l'endroit du grand et terrible Charles-Quint.

La Belgique appartient toute entière aux bassins de l'Escaut et de la Meuse : c'est un pays plat, excepté dans le sud-est, où les Ardennes étendent leurs ramifications. Dans le canton nommé *La Campine*, au nord-est, il y a de vastes landes et des plaines sablonneuses. Le sol produit des céréales, du lin, du houblon, du tabac, etc.

Or ce sont précisément les landes et les sables de la Campine que nous traversons à leur extrême limite, en les laissant dernière nous. Des nuages de poussière fine pénètrent dans notre wagon, ce qui, joint à une chaleur extrême, en rend le séjour fort peu agréable.

D'abord nous passons à *Saint-Nicolas*, ville toute moderne, assez triste d'apparence, où montent dans nos voitures une vingtaine d'arbalétriers flamands, avec armes et bagages. Ils se rendent, nous disent-ils, à une fête de Lockeren, où un prix est offert à leur adresse.

Nous touchons en effet, bientôt après à *Lockeren*, autre petite ville, dont un boulanger possède une *Abigaïl allant au-devant de David*, œuvre magnifique d'un des deux maîtres de Rubens, Otto Venius. Tu conçois que ce boulanger n'a pas mis ce chef-d'œuvre comme enseigne sur son pétrin. S'il le montre au public, ce n'est qu'à grand renfort de piécettes blanches. Vraiment il faut être dans les Flandres pour trouver ainsi des merveilles jusque chez les paysans !

Enfin voici *Gand*.

Le cœur me bat .. Dans mes lectures du jeune âge, il m'est resté tant de souvenirs de cette capitale des Flandres qui faisait trembler ses maîtres et leur dictait des lois, que

j'aspire au moment de voir ces rues, ces palais, ces places qui ont vu les Arteweldes souffler sur les passions populaires pour les mettre en fermentation et les porter à la révolte.

Oui, voici Gand dont le beffroi entendit Charles-Quint, au duc d'Albe, qui du haut de la plate-forme de ce beffroi lui conseillait, pour punir la révolte des Gantois, de tout raser, ville et faubourgs, répondre ce fameux calembourg :

— Paris ne tiendrait pas dans mon Gand !

Nous franchissons un pont, nous entrons dans la ville....

Rues fort longues, maisons fort noires, espaces fort vides, montées fort raides, façades et alignements fort irréguliers, voilà le Gand que je me figurais n'avoir que des palais, des monuments splendides, des rues grandioses, des quais splendides.

La vie n'est donc qu'une illusion, mon Dieu ? Et tout ce que nous voyons des yeux de l'imagination nous semble infiniment plus beau que ce que nous offre la réalité.

Et pourtant l'enceinte de Gand est telle que plus nous avançons, plus elle paraît s'élargir, s'agrandir et s'étendre : aussi prenons-nous un mauvais carrosse, qui, dans ses va et vient, nous fait voir qu'outre les maisons, Gand renferme des bois, des prairies, des terres labourables et labourées, d'immenses viviers, que sais-je ? Oh ! mon désenchantement est complet.

M. Dory n'en continue pas moins son enseignement à mon Emile, pendant que notre berlingot gravit une rue raide comme les Alpes :

— Une charte de Louis le Débonnaire fait pour la première fois mention de Gand, en le plaçant dans le *Pagus-Brachbatensis*.

Ce fut vers l'an 656 que saint Amand vint y prêcher le Christianisme.

Dix-huit ans après, un saint évêque d'Écosse, Liéven, y annonça l'Évangile dans le pays d'*Alott*, et y reçut le martyre.

En 811, Charlemagne vint y inspecter sa flotte, composée de bateaux plats, et destinée à s'opposer aux Normands.

Eginhard, son secrétaire, y vint ensuite, comme abbé de Saint-Bavon.

Vers 868, Baudouin Bras-de-Fer, premier comte héréditaire de Flandre, pour lutter contre les Normands, bâtit, à Gand, le Château-du-Comte, dont l'entrée est encore debout.

— Nous la verrons, dit Emile, toujours curieux d'antiquités.

— Nous la verrons, reprend le grave Dory.

Ce château n'empêcha pas, du reste, les Normands de séjourner à Gand pendant l'hiver de 880.

Au milieu du x^e siècle, Gand, déjà peuplé, s'abandonne avec succès au travail de la laine que lui fournit l'Angleterre. Ainsi furent établies les premières tissanderies, à Gand, en 968 : et le tissandage devient le commerce de la ville.

Excursions.

Cent ans plus tard la population y est devenue si considérable, que vers 1046, une peste affreuse y enlève plus de six cents personnes par jour.

En 1067, l'église de Saint-Bavon est achevée; on en fait la dédicace.

Sous Philippe d'Alsace, vers 1178, Gand reçoit une charte de commune qui légalise des libertés déjà données et les développe.

Baudouin, comte de Hainaut, son successeur, accorde aux Gantois des privilèges par lesquels tout bourgeois peut élever une école, etc., etc. Mais aucun édit du Comte n'a force de loi sans le consentement de la commune.

Baudouin IX, devenu plus tard roi de Constantinople, à la cinquième croisade, fixe les droits d'entrée, etc.

A cette époque Gand était circonscrit entre la Lys et l'Escaut.

En 1228, Fernand de Portugal et Jeanne, son épouse, suppriment le collège des Treize-Échevins et y subsistent les Trente-Neuf.

Vers 1252, Marguerite de Constantinople, dite la *Noire-Dame*, et Gui, son fils, donnent aux Gantois le premier diplôme en langue flamande.

A cette époque, Pétrarque visitait la Flandre et admirait sa richesse.

Le 11 juillet 1302, la *Journée des Éperons* ou de *Courtrai* assurait un triomphe éclatant aux communes flamandes en guerre avec la France, à l'occasion de son gouverneur, le comte Louis de Nevers.

Aussi élisent-elles pour *Rucart*, ou *protecteur*, le fameux Jacques Arteweldt, homme doué d'autant de génie que d'audace, inscrit sur le registre du métier des Brasseurs, mais d'une naissance distinguée, et si habile qu'un roi d'Angleterre ne dédaignait pas de l'appeler son *cher compère*.

Ce roi d'Angleterre, du reste Édouard III, soulevait les Flamands contre la France, par jalousie de son influence sur les populations flamandes.

Siger, de Courtrai, décapité sur la place publique de Gand, en 1337, fit lever l'étendard de la révolte, et Arteweldt, comme chef des Gantois, traita avec l'Angleterre.

Louis de Nevers fut obligé de s'enfuir.

Alors sac d'Armentières de la part des Gantois, victoire des Marquettes de la part des Français; revanche à l'Écluse de la part des Anglais.

Aussitôt Arteweldt de proposer à Édouard les Flandres pour son fils, le prince de Galles. Mais les communes s'y refusent. Au contraire, indignés, les gens de Gand investissent la maison d'Arteweldt, et le massacrent sans pitié le 17 juillet 1345.

Le comte Louis de Nevers rentre dans ses États. Puis, l'année suivante, il périt à la bataille de Crécy, dans les rangs de l'armée française.

Mais voici venir une querelle entre les gens de Bruges et ceux de Gand, à l'occasion du canal qui existe, et que l'on creusait alors pour mettre les deux villes en communication. Le souvenir d'Arteweldt se réveille. On court à la retraite de son fils Philippe, on lui offre

le titre de chef des Gantois ; et, le 25 janvier 1382, sur la place de l'Hôtel-de-Ville que nous allons voir, on lui jure serment d'obéissance.

Son premier soin est de faire périr douze des assassins de son père, après quoi, le nouveau tribun s'avance contre le nouveau comte de Flandre, accouru sous les murs de Gand, avec une nombreuse armée. La lutte fut terrible. La famine fit éprouver aux assiégés les angoisses les plus cruelles. Les deux partis ne pouvant s'entendre, dans une sortie, le Comte est battu, mis en fuite, et obligé de se cacher dans la cahutte d'une pauvre femme, à Beverholt.

Arteweldt profite de sa victoire pour courir à Bruges. Il s'en empare et fait passer au fil de l'épée tout ce qui refuse de le reconnaître et de se ranger sous ses drapeaux.

Alors il s'arroe le titre de Régent des Flandres.

Mais la France accourait venger le comte Louis II. Clisson livre bataille aux Flamands, à Rosbeck, le 27 novembre 1382, et Philippe-Arteweldt y est tué les armes à la main.

Du tumulte sans but, du désordre sans nécessité, l'ascendant aveugle de la multitude, voilà ce qu'on découvre dans un grand nombre des insurrections qui agitent les Flandres jusqu'à Charles-Quint.

Ce petit-fils de Maximilien I^{er} et de Marie de Bourgogne, souveraine des Pays-Bas, naquit à Gand, le 24 février 1500, de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et de Jeanne la Folle, fille de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille. Ce prince est baptisé dans la vingtième chapelle de la cathédrale de Saint-Bavon, où nous verrons tout-à-l'heure les fonts-baptismaux qui le reçurent.

Bientôt ce prince devenu, par des héritages successifs, le plus puissant prince du monde, fait la loi dans l'Europe et domine tous ses rivaux. Toutefois ses sujets de Gand prétendent lui résister. Leur gouvernante, la reine de Hongrie, Marguerite d'Autriche, leur demande des subsides pour faire la guerre à la France. C'était en 1556. Les États-Généraux lui accordent douze cent mille florins. Mais les Gantois refusent leur part, sous prétexte que leurs privilèges leur donnent le droit de se taxer eux-mêmes. Pour les contraindre, Marguerite fait saisir dans tous les Pays-Bas les bourgeois de Gand qui y sont établis. Le Conseil de Malines les condamne. Les gens de Gand courent aux armes. Cependant la paix se fait entre Charles-Quint et François I^{er}. Le roi d'Espagne s'empresse alors de traverser la France pour courir sus aux Gantois. Ceux-ci n'ont fait aucun préparatif de guerre. Aussi le prince rentre dans la ville sans coup-férir. Toutefois il fait trancher la tête à neuf des rebelles d'abord, puis à seize autres qui se permirent quelques murmures.

Cette leçon ne servit pas encore : maintes fois l'esprit remuant des Gantois appelait sur eux et leur pays de grands malheurs. Les Pays-Bas, par leur faute, furent souvent ravagés par la guerre, et elle se fit avec une férocité dont les généraux impériaux, sans doute, donnèrent l'exemple, mais qui avait attiré sur le pays natal de l'Empereur de sévères

représailles : villes prises d'assaut, cités se rendant à discrétion, puis pillées, brûlées, et les habitants perdus.

Pendant les troubles qui marquent le règne de Philippe II, ennemi juré de Luther et de ses doctrines pernicieuses, le congrès, connu sous le nom de *Pacification de Gand*, unit momentanément toutes les provinces des Pays-Bas contre les Espagnols. Mais pendant que la Hollande, devenue protestante, secouait complètement le joug de l'Espagne, la Belgique, restée fidèle au Catholicisme, retombait sous le joug étranger d'Albert et d'Isabelle d'Autriche.

Marie-Thérèse lui rendit un peu de vigueur qu'elle tourna contre le fils de cette souveraine.

Car en 1789, Gand traita Joseph II d'Autriche, en prince déchu, et ouvrit ses portes aux *Patriotes*.

En 1830, le 18 octobre, la citadelle de Gand, occupée par les troupes du roi de Hollande, maître de la Belgique depuis 1814, et qui subissait en ce moment la déchéance imposée à Joseph II, se rendait à la Légion Belge-Parisienne.....

— Vous avez fini... enfin? dit Émile à M. Dory. Ce n'est pas un malheur. Pendant que vous réveillez l'histoire des temps passés, et des événements dont cette ville a été le théâtre, vous ne remarquez pas qu'elle est coupée par un grand nombre de canaux navigables.

— Oui, qui font communiquer l'Escaut, la Lys, la Hièvre et la Moëse..., répondit M. Dory. Aussi Gand est-elle partagée en vingt-six îles réunies les unes aux autres par une multitude de ponts. Le canal du Sas-de-Gand, qui marie Gand à la mer, y amène des bâtiments d'un tonnage assez considérable.

— Mais voyez donc comme toutes ces maisons bigarrées, étranges de forme, rappellent les villes du moyen-âge..., dit mon fils. Celle ci peut bien se ranger dans cette catégorie. Oh? mère, quelle magnifique construction!... Regardez, monsieur Dory.

Nous étions en face de l'*Hôtel-de-Ville*, ma chère Agathe, et Malines, Valenciennes, ou Bruxelles ne t'offriront jamais plus magnifique dentelle que la façade principale et l'angle droit de cet admirable édifice. Laisse-moi te dire, qu'en face de ses clochetons, de ses ravenelles, de ses balcons, de ses poternes, sculptées, brodées, historiées comme le plus beau point d'Alençon, je ne suis plus en 1850, mais autour de moi, tout devient 1345: j'entends les Gantois hurler sous ces fenêtres, je vois apparaître sur ce perron la belle Marie de Bourgogne, ou la sévère image de Charles-Quint. Les bourgeois m'apparaissent, la corde au cou, venant lui demander grâce, et laissant pendre, ou tomber les têtes de leurs plus rétifs rebelles, sur cette place même, pour racheter leur révolte.

Tu ris de ma monomanie moyen-âge! Que veux-tu? Je suis ainsi faite.

Non loin de l'*Hôtel-de-Ville*, autre rêverie moyen-âge. Nous arrivons à un vieux canon, gigantesque, colossal, couché à terre comme un géant mort. Nous demandons l'explication

de ce rébus de fer, tombé dans un coin de la place du Marché, à un bon bourgeois qui passe.

— C'est *Dulle Griete*, nous dit-il, ou *Marguerite l'Enragée*, nom emprunté à l'une de nos comtesses de Flandre, Marguerite, ou la *Dame-Noire*, dont la vie fut loin d'être édifiante. Cette bombarde énorme n'a pas moins de dix-huit pieds de long et de dix à onze de circonférence. Son poids est de trente-trois mille six cents livres. Elle fut forgée sous Philippe Arteweldt, en 1382, pour le siège d'Oudenarde, et quand les Gantois la firent décliquer, on l'entendit de jour à cinq lieues, et à six de nuit.

Figure-toi qu'Émile entre dans son *bec*, c'est le nom que les Gantois donne à la gueule de la bombarde, et qu'il a l'air d'un enfant englouti dans un-étui titanique.

Autres idées du moyen-âge, en face d'un portail de sombre et lourde architecture... C'est tout ce qui reste du grand *Château des comtes de Flandre*. Mais que de souvenirs ! Par cette porte surbaissée sont passés bien des paladins et des comtes, et Louis de Nevers, et la Dame-Noire, et Charles le Téméraire, et Marie de Bourgogne, et Maximilien I^{er}, et Charles-Quint, et Philippe II, et son terrible duc d'Albe, et *Tutti quanti*!...

A quelques pas seulement, sur une autre face de la place où se dresse le squelette de la porte d'honneur des comtes de Flandre, cachant derrière lui l'usine qui couvre le sol de l'antique manoir, sans honte et sans vergogne, se dresse, au milieu des marchandes de marée, une fort belle *Porte à plein-ceintre*, soutenue par des colonnes verniculées comme celles du vieux Louvre, cannelées comme celles du Luxembourg. Elle supporte le Dieu de la Mer, et l'Escaut et la Lys forment sa cour.

On nous montre ensuite, tout près de là, une vieille et fort belle maison qui a nom *Maison-des-Bateliers*, corporation puissante jadis, et riche, à en juger par ce délicieux spécimen du moyen-âge encore.

Bientôt, en montant sur le point culminant de la ville, nous arrivons à un palais monotone et peu intéressant du reste, que l'on nomme *Steenmuysen*. Mais nous nous inclinons en apprenant que ce fut la dernière résidence de Louis XVIII, avant son retour en France, et pendant que l'on chantait, sous les fenêtres des Tuileries, pour le rappeler de l'exil, cet ignoble calembourg :

— Rendez-nous notre père

De Gand!

Rendez-nous notre père!

Nous voyons, en passant, la façade monumentale du *Théâtre*, et à côté le magnifique *Palais-de-Justice*, car nous avons trouvé enfin un quartier beaucoup plus moderne et moins triste, et nous atteignons la *Cathédrale de Saint-Bavon*.

Ma chère amie, que te dirai-je des splendeurs de cette église?

Admirable chaire, marbre blanc et chêne noir, ayant au pied saint Jérôme écoutant

sonner la trompette du Jugement dernier, au fronton des anges portant l'étendard de la Croix, et au milieu l'arbre du Paradis Terrestre, gracieux mélange de bois et de marbre.

Cirque immense et merveilleux de chapelles en marbre blanc et noir, de portiques et de jubés, de tombeaux et de balustrades, de l'effet le plus ravissant ;

Forêts de colonnes, de pilastres ;

Et surtout peintures au-dessus de tout éloge, Otto-Venius, Rubens, Van-Dyck, Crayer, Van-der-Mecren, Seghers, Coxie, etc.

Mais ce qui est le joyau de ces joyaux, le diamant incomparable de ce délicieux écrin, c'est, retiens bien ce renseignement, dans la onzième chapelle de droite, l'AGNUS DEI, prodigieuse composition mystique de l'apocalypse, de Jean et Hubert VAN-EYCK. Ce tableau, assez médiocre de grandeur, ayant un ceintre, se fermait avec six volets, deux pour le ceintre, quatre pour le bas du tableau. Or, les chanoines de Gand, pieux abbés, mais de l'art n'ayant cure, s'avisèrent de consentir à vendre cinq de ces volets à un Belge, au prix de six mille francs. Des mains du Belge, horreur d'homme ennemi de sa patrie, ces volets passèrent à celles d'un Anglais, et, par l'Anglais furent vendus 419,000 fr. au roi de Prusse.

Si bien que cette œuvre grandiose se trouve lacérée, déshonorée, tout en déshonorant les vendeurs et les acheteurs.

Or, sur le tableau et l'un des volets échappés aux vendales on voit :

L'agneau de Dieu monté sur un trône. Papes, évêques, docteurs, martyrs, vierges et saintes femmes, forment autant de processions diverses, se rendent aux pieds de l'Agneau. Rien au monde ne peut donner idée de la délicatesse, de la perfection du travail, du fini précieux de ces mille personnages, confondus et distincts. Et le paysage qui entoure, et l'air qui circule, et les oiseaux qui volent, et les brins d'herbes qui poussent sous vos yeux, et les arbres, et les vêtements, tout est ravissant de beautés, de coloris, de grâce. Le volet, heureuse relique ; représente le Christ dans toute sa gloire. Quel effet devaient produire les autres ?

Oh ! vois-tu, Agathe, l'école flamande est la reine de la peinture, et la peinture est le premier des beaux-arts !

Curiosités que je te signale : Chandeliers de St-Paul de Londres, vendus par Cromwel aux chanoines de Gand, après la décapitation de Charles I^{er} ; Chasse de sainte Colette, de Gand, dans la seconde chapelle à droite, avec cette inscription :

Dulcis ancillæ Dei, Rosa Vernans, Stella decora!

Les tombeaux sont tous à admirer, surtout celui de l'évêque Allumont. Le prélat paraît à genoux devant l'enfant Jésus que lui présente la vierge, et il prie. Mais un squelette se dresse derrière lui et montre du doigt la terrible légende :

Statutum est hominibus semel mori!

Et dans la 20^e chapelle, les fonts baptismaux sur lesquels Charles-Quint reçut le Sacrement de Baptême !

Il y a bien des églises au monde : de toutes celles que j'ai vues, aucune ne me laisse l'impression de la cathédrale de Gand.

Nous avons visité une autre église d'un gothique pur et sévère, qu'annoncent deux hautes tours, genre poivrière, d'une solidité massive à défier un siège, c'est *Saint-Nicolas*.

Puis nous avons été à *Saint-Michel*, où, la serge verte levée, nous admirons un *Christ* sublime d'expression...

— Oh ! Monsieur, s'écrie Emile, reconnaissez-vous le bel original de Van-Dyck, dont vous avez la gravure, épreuve avant la lettre ?

Ma chère amie, c'est, en effet, l'une des gloires du grand Van-Dyck, que ce Christ en croix. Il est à mettre le premier entre tous.

Notre voiture, à la sortie de Saint-Michel, nous a conduits, en longeant un canal fort large et bordé de belles maisons vers un quartier calme et paisible. On nous fit entrer dans l'intérieur de ce quartier. C'est toute une suite de petites maisonnettes, avec jardins et portes grillées, encloses dans une vaste enceinte de murailles, et, à leur centre, montrant une église modeste, debout au milieu des parterres. Or, dans les jardins, en entrant ou sortant de l'église, venant, priant, une foule de religieuses nous apparaissent, portant toutes sur leurs têtes une serviette pliée... Ce sont les Béguines, soumises à l'ordre de sainte Begge... Elles sont presque toutes âgées, et s'inclinent vers leur tombe. Qu'elles sont heureuses de se préparer ainsi, très-saintement, au passage de cette vie à l'éternité !...

Voici les idées sombres qui effacent chez moi les idées moyen-âge, ma chère Agathe. Aussi ne te parlerai-je plus de ce que je vis de curieux à Gand. D'ailleurs la nuit vient. Laisse moi mettre, en pensée, mon cœur sur ton cœur, et former le vœu de te baiser bientôt à Paris.

Toute à toi.

F. D.

Gand, octobre 1835.

Un seul petit mot sur la lettre de ma mère, chère Madame.

Tout à l'heure, au lieu de nous laisser rentrer à notre hôtel du Chapeau-Rouge, car nous sortions du *Musée*, et nous étions très-fatigués, M. Dory dit un mot au cocher, et nous voilà traversant les ponts, les places, les rues de Gand, et sortant de la ville. Alors la voiture s'arrête, et nous descendons.

La nuit était venue : seulement déjà mille étoiles brillaient aux cieux , et la lune annonçait son approche par une blancheur superbe qui formait aurore à l'horizon.

Nous suivons gravement le mystérieux M. Dory.

Soudain , nous passons sous une voûte , nous traversons quelques ruines , et nous voici dans un vaste préau tout entouré d'arcades , semé de tombes ouvertes , de cercueils de pierres , de colonnes brisées , et offrant ici de ténébreuses galeries , là d'effrayantes anfractuosités , et partout des arceaux effondrés , des murailles crevées , des fenêtres gothiques à demi-rompues. Dans l'obscurité lugubre qui nous entoure , c'est à frémir ! Avec cela une brise folle faisait entendre de sinistres sifflements dans ces ruines lugubres.

— Mais où sommes-nous ? dit ma mère.

— Dans le *Vieux Cloître de Saint-Bavon*, hors des murs , jadis témoin de drames terribles... répondit la voix creuse.

Alors voilà que tout-à-coup la lune , dominant l'horizon , glisse ses rayons d'argent à travers les décombres , illumine les tombeaux , rend saillants les angles ténébreux , éclaire les galeries et nous offre le plus poétique aspect que puisse rêver l'imagination. Nous sommes restés là plus d'une heure.

Où sont ceux qui ont foulé les dalles de ces parvis ?

Votre petit ami ,

E. D.

